

ARTICLES ORIGINAUX

LE CHEVAL CAMBODGIEN

par M. BARADAT

I. — Le cheval cambodgien aux temps anciens.

Le cheval est l'aboutissant d'une évolution au cours de laquelle les pieds à plusieurs doigts furent mués en un seul doigt par réduction latérale des doigts, évolution que l'on peut suivre parmi les espèces fossiles. Ce caractère atavique réapparaît de temps en temps, ainsi d'un cheval de Jules César et du célèbre Bucéphale qu'Alexandre le Grand enterra pieusement aux bords de l'Hydaspe.

Dans les compositions épiques du Mahabharata qu'ont sculpté les imagiers d'Angkor, on aimerait trouver une évocation de cette polydactylie ancestrale parmi tant de divinités aux bras multiples. Figurant le cheval, l'imagier a surtout subi l'obsession des membres répétés, soulignant d'un trait des attitudes monotones dans un timide effort de perspective pour présenter un peloton de cavaliers. Ainsi, dans la galerie Sud d'Angkor-Vat où le bas-relief équestre a pris la patine d'un marbre poli.

On ne peut tirer argument de la taille du cavalier pour supposer celle de sa monture, mais, de toute évidence, il s'agit d'un poney. Sur sa selle réduite à un tapis, sans étriers, le cavalier est assis très en arrière, sur le rein, genoux pliés et haussés à hauteur du garrot, ce qui est tout à l'encontre de l'enfourchure à cru. Cette équitation paradoxale permet au sculpteur de tirer le meilleur effet d'une encolure rouée ou exagérément cabrée. Attitude du cheval propre à rehausser la majesté de l'avant-main, la puissance du poitrail et à mettre en relief ce caractère masculin que, de nos jours, le Cambodgien aime trouver dans l'appréciation du cheval lorsqu'il pétrit le bord épais de l'encolure.

Pour son exactitude, cette figuration équestre ne saurait être rapprochée de celle sculptée par Phidias et ses élèves sur la frise du Parthénon (Cavalcade des grandes Panathénées ou bien cet admirable groupe du quadriges de Séléne, portraits vivants de chevaux arabes). On ne saurait la rapprocher non plus des fresques d'Apelle dont ses contemporains disaient que les juments étaient peintes avec une telle fidélité d'expression qu'au passage les chevaux entiers les saluaient en hennissant.

Au surplus, nous ne demanderons à l'imagier khmer que d'avoir souligné quelques détails qui permettent d'y retrouver la filiation du cheval cambodgien actuel : la brièveté du dessus, les yeux saillants, les contours des naseaux et de la bouche énergiquement accusés, la mâchoire inférieure plus petite qu'on a accoutumé de la rencontrer de nos jours et surtout la rectitude du profil céphalique. Il semble qu'il y ait dans ce trait une intention de l'imagier : presque toujours, le profil céphalique est rectiligne, mais on y rencontre parfois une légère concavité sus-nasale, esquisse du profil camus qu'accentue le bombement du front. Cette dissemblance traduit une double origine : le profil camus est celui du type concave que l'on retrouve dans le poney de Sumatra et des Célèbes; il est d'un indonésien. Le type rectiligne est d'un aryen (*Equus caballus aryanus* de Pièrrement). Il est le plus répandu au Cambodge où, de ci de là, on trouve une survivance de l'indonésien.

Le cheval rectiligne est issu de l'Aryane primitive (Turkestan), berceau de la civilisation indo-européenne, où vivaient des peuples adonnés au régime pastoral, qui essaimèrent, emmenant avec eux leurs animaux domestiques, notamment le cheval. De nos jours, le type aryen le plus parfait se retrouve dans le cheval arabe. En Asie orientale, nombreux sont les descendants du cheval aryen : poney de l'Inde, du Pégou, de Chine, du Yunnan et d'Indochine. « Sous les influences associées du climat, des herbages, du mode d'élevage et de la nature du sol, le format s'est réduit et les proportions se sont modifiées jusqu'à devenir brévilignes, amenant ainsi ces chevaux à différer assez profondément de la race primitive dont ils ont seulement conservé le profil » (DECHAMBRE : *Traité de Zootechnie* — Tome II). Cette dégénérescence est davantage fonction des lois naturelles que de l'inattention de l'éleveur. On observe des faits du même ordre sur les espèces sauvages : ainsi chacun connaît cette dégénérescence particulière à l'éléphant d'Asie (*Elephas indicus*) dont les défenses du mâle s'amenuisent ou disparaissent à mesure que de l'Inde on va vers l'Est.

Par contre, il est frappant d'observer que le type mongolique, convexe, issu du cheval primitif de Prejewalsky, cheval des steppes de l'Asie centrale, n'existe pas en Indochine, notamment au Cambodge, alors que ses descendants sont nombreux en Asie orientale : poneys busqués de Chine, du Japon, de Java.

Ces considérations qui peuvent paraître assez lointaines permettent de mieux saisir les tentatives d'amélioration du cheval en Indochine. Après quelques essais à l'aide de reproducteurs dissemblants, essais qui aboutirent fatalement à une impasse, les vétérinaires eurent vite affirmé le rôle prépondérant qu'il importait d'accorder à une infusion de sang arabe. Aussi bien, n'est-ce point là un croisement véritable, mais plutôt un retour vers le sang aryen qui a le plus participé à la formation du cheval cambodgien. Des zootechniciens diraient que cette

réintroduction du sang originel participe pour autant d'une pseudo-sélection, car elle entraîne une réversion certaine et rapide vers le type primitif. On comprend aussi que cette œuvre n'aura de résultat que dans la mesure où elle s'accompagnera d'une modification du milieu, d'une transformation de l'alimentation et des modes d'élevage.

II. — Les tentatives d'amélioration.

Comme le cheval cambodgien ne diffère guère du poney que l'on rencontre dans les pays voisins, on peut tenir pour nulle l'influence d'étalons ramenés triomphalement de guerres victorieuses et du pillage inexorable des pays vaincus. Ces incursions n'étaient généralement pas assez lointaines pour un brassage de sang avantageux.

Longtemps, les relations commerciales ou diplomatiques furent trop intermittentes ou difficiles pour permettre des échanges d'animaux. Ainsi le chroniqueur chinois YAO-TSEU-LIEN, auteur du LÉANG-CHOU (début du VII^e siècle), rapporte qu'au temps des Wou (222-280) le roi du Founan envoya un de ses parents en ambassade dans l'Inde qu'il atteignit après plus d'une année de navigation. A son retour, le « Roi de l'Inde » chargea l'ambassadeur de ramener au Founan quatre chevaux du pays des Yue-Tche. Et l'ambassadeur revint dans son pays au bout de quatre années d'absence. Ce don princier devait perdre de son mérite après les privations et les souffrances d'une traversée longue et incommode.

Tchéou-Ta-Kouan qui vint en ambassade au Cambodge en 1296, frappé par la taille des chevaux qu'il trouva « très petits », observe qu'on y chevauche sans selle.

Pour ce qu'elle a de plaisant, on peut citer l'aventure de ce baudet d'Espagne que relate le Frère Dominicain Gabriel Quiroga de San Antonio. Ce bourriquot faisait partie de l'expédition de Blaz, Ruiz et Diego Belloso vers la fin du XVI^e siècle. L'insolite de son allure, l'éclat de sa voix étonnèrent les Cambodgiens. « Un âne était chose rare et non encore vue dans ces contrées... En présence des éléphants, il ne perdait rien de son ton et brayait si furieusement que ceux-ci se mettaient à le fuir comme si le baudet fut un lion et les éléphants des lièvres... Maître du camp, il se promenait d'un air aussi martial que s'il eut été un cheval... » Il advint qu'un différend s'étant élevé entre les Cambodgiens et les compagnons de Diego Belloso, ceux-ci durent se rembarquer précipitamment et abandonner leur âne. Or, 70 ans plus tard, le Père Jésuite Joseph Tissanier qui visita le Cambodge de 1658 à 1660, écrivait : « Il n'y a dans tout ce royaume qu'un seul asne lequel passe icy pour un monstre ». Selon toute vraisemblance, ce n'était là qu'un mulot descendant du baudet de Diego Belloso qu'il nous plaît d'imaginer tel que ces petits bourriquots bruns de la race commune du littoral

occidental de la Méditerranée. La nature n'aimant pas ces écarts et ne leur permettant pas de passer une génération, rend ces hybrides inféconds (1).

Le Frère Dominicain Quiroga rapporte, d'autre part, que les Cambodgiens pratiquent « le jeu du mail mais à cheval et non à pied comme en Castille ». On peut retrouver là une parenté avec le jeu équestre de l'Inde septentrionale, ancêtre du jeu de polo, et avec ce jeu traditionnel de balle chassée à la crosse où les joueurs à pied ou en pirogue s'affrontent par équipe (Kôn Kaül).

Cette rapide rétrospective au travers des annalistes n'a qu'une valeur de curiosité. Les publications, les archives officielles depuis 1863 fourniraient un terrain plus solide pour des investigations. Il suffira d'aborder le début du siècle pour retrouver des souvenirs moins rouillés.

J'emprunte une partie de cette évocation à un ancien du Cambodge, M. GOUSSET, un fervent du cheval. Il est à Phnom-Penh depuis 1902 où il arriva en buffletterie de gendarme à cheval ainsi qu'une brigade montée venant du Tonkin. C'était le temps où les gendarmes chevauchaient botte à botte autant que le permettaient des sentiers capricieux ombragés de bambous et crevassés d'ornières, et le temps où ils assouplissaient leurs chevaux aux exercices de manège sur une carrière proche du fleuve.

L'usage et le goût du cheval étaient très répandus : S. M. NORODOM possédait quelques équipages à la daumont. Le Chef du Protectorat utilisait une calèche à deux chevaux qu'escortait un peloton de cavaliers. Chevaux d'attelage et chevaux d'arme provenaient de l'élevage autochtone et l'on y pouvait se remonter en poneys homogènes, râblés, toisant 1 m. 26 ou 1 m. 27. Les modèles les plus réussis provenant du Kassutin.

Ces poneys étaient d'une endurance étonnante. J'ai senti percer l'émotion à évoquer certaine chevauchée où le poney *Cabanon* couvrit en moins de vingt-quatre heures le trajet Phnom-Penh à Kompong-Speu et retour, y compris le temps nécessaire à mener à bien une enquête de police. Performance remarquable si l'on songe que le cavalier était de belle prestance.

Courses de chevaux et paris allaient leur train sur l'hippodrome de Bactuk ou celui du Petit-Takéo. Courses de trot et de galop avaient tout autant la faveur du public. Certains poneys particulièrement puissants et équilibrés possédaient la magnificence de gestes du « flying trot », avec toutefois cette instabilité d'allures qui accompagne la conformation bréviligne.

(1) C'est ainsi que la production mulassière, aboutissant à cette impasse, est réservée aux régions riches en chevaux. On ne saurait l'envisager au Cambodge dont l'élevage équin est devenu insuffisant. Des mulasseries existent au Tonkin.

S. A. R. le prince KETHSARA entretenait une belle écurie de trotteurs, S. E. DY se flattait de posséder l'invincible *Sok Chey*. L'achar KRUCH ne dédaignait pas les joies profanes du vainqueur qui ramène par la bride un cheval écumant. M. COUSSET, avec son inséparable chapeau à larges bords qui lui donnait grand air d'écuyer andalou, surveillait anxieusement ses poulains *A Sampeou*, *A Pramriel* (ce sobriquet est évocateur, mais on n'en peut tirer argument pour généraliser le prix des trotteurs à cette époque).

Aux courses de galop, on voyait triompher les couleurs de S. A. R. le prince VONGKAT, de S. E. PONN, de S. E. TOUCH, du Chauvaisrok YEUNG, des Malais de Prék-Pra, du fermier des marchés... et d'écuries plus modestes telles que celle de SOK-OR, Balat de Pochentong.

Puis, les courses de trotteurs disparurent : il y avait trop peu de concurrents et trop d'ardeur parmi le public et les propriétaires à disputer après chaque course des fautes « d'enlevé » et des artifices qui font obstruction.

L'amélioration du cheval par croisement fut menée par deux élevages marquants.

La jumenterie de S. E. PONN fut la première en date. Elle comprenait des animaux du Protectorat placés en subsistance chez cet éleveur : cinq juments tarbaises et l'étalon anglo-arabe *Jupiter*. Trois juments tarbaises étaient entretenues par la Résidence de Kandal en étroite dépendance de ce premier élevage. Plus tard, l'espace manquant, cette jumenterie réduite fut transférée de Phnom-Pehn à la cocoteraie de Dangkor où les conditions d'entretien furent moins favorables. Restant trop près du sang, les produits de cet élevage perdirent progressivement ampleur, taille et rigueur du squelette. Une dégénérescence rapide était inévitable. Au moment de la dissolution de cette jumenterie, les meilleurs produits toisaient encore 1 m. 42 à 1 m. 48. On se souvient de *Mondaine*, *Roselle*, *Diane*, *Vicloire* et aussi de *Cerdagne*, mère de *La Catalane* qui plus tard donna *La Madelon* dont la renommée à Phu-Tho ne s'est pas encore éteinte.

Un élevage plus important, sinon plus soigneusement conduit, fut celui de Kâs-Longneu. Anciens officiers de cavalerie, écartés de l'armée à la suite des difficultés religieuses de 1905, de BREMONT D'ARS et LUUYT fondèrent une jumenterie dans cette île inhabitée au nord de Sambor. Ils importèrent quelques juments tarbaises, une ou deux australiennes et le Protectorat y adjoignit quelques juments anglo-arabes dont la production était de compte à demi. La formule adoptée par cet établissement hippique était heureuse : au début, furent seuls mis en service des étalons autochtones. On y sacrifiait résolument élégance et taille, mais on gagnait de la rusticité. Abondamment nourri par une mère plus grande qu'il n'avait à le devenir, le jeune produit se développait harmonieusement jusqu'au sevrage.

Franchise, robustesse, endurance, aptitude particulière à porter le poids étaient le patrimoine hérité de cet élevage. Manquant de distinction, de taille réduite (1 m. 30 à 1 m. 32), on remarquait cependant ces produits pour le développement de l'avant-main, la brièveté du rein, la rectitude du dessus et pour l'ardeur combative qui les animait sur le turf. Parmi les descendants plus ou moins lointains de cet élevage, les plus marquants furent *Champa-Ek*, *La-Glu*, *A Kok-Loth*, *Champa-Sath*, *Le Pirée*, *Krapeu-Ha*, *Simplek*... Légers, fatiguant peu des tendons, ils étaient maîtres dans les épreuves de fond où les enfermait cette volonté attentive, héritée du sang maternel. Adroits, ils triomphaient également en obstacles et une proportion suffisante de sang autochtone les a généralement protégés des efforts tendineux et de la périostose.

Cette jumenterie fournit quelques étalons au Protectorat dont *Pilon*, *Ibis*, *Ixion*, mis en service à Kompong-Cham, *Dragon* à Takéo, *Fanfaron* à Kompong-Chhnang. Quelques animaux furent directement cédés aux Malais de Kompong-Cham et leur empreinte s'y rencontre encore.

La guerre de 1914-18 vit la mobilisation de DE BREMOND D'ARS et LUUYT et fut fatale à la jumenterie qui périclita par impéritie du gérant chinois. Ainsi, la plupart des produits nés depuis 1913 figurent sur les registres comme porteurs de lésions d'ostéomalacie.

A sa liquidation le 15 Octobre 1918, la jumenterie comprenait deux juments tarbaises importées, 15 juments et pouliches d'âge, 9 poulains et pouliches. Le goût du cheval commençait à s'effriter si bien que la part du Protectorat (1 jument tarbaise, 10 juments métisses, 4 poulains et pouliches) atteignit à peine, par vente aux enchères publiques, la somme de 834 dollars. Les juments *Nana*, *Fantaisie* s'en furent à Pochentong. M. PEN s'adjudgea le poulain *Isard* et la jument *Milady* pour 24 dollars. Et M. GOUSSET acheta la majeure partie du lot. Ces animaux furent d'ailleurs décimés au cours de l'année suivante par des enzooties de surra et de charbon bactérien.

De cet élevage, survécut *Elmire*, par Sauveur (1/2 sang tarbais-cambodgien) et *Emmeline* (tarbaise importée). *Elmire* et son fils *Ramire* par Popok-Ek se sont illustrés sur l'hippodrome de Bactuk.

D'autres géniteurs marquèrent leur empreinte. Ainsi un étalon du Protectorat, *Antar*, Mogod tunisien, donna une pouliche célèbre sur le turf, *Mélie*. Un demi-sang tarbais-annamite venu de Nuoc-Hai, *Espoir*, fut le père des pouliches *Kangok*, *Somaly*, *De Kangan* et de *Grain d'Or*. Ce dernier poney fut remarquable. Toisant à peine 1 m. 25, il gagna de fort nombreuses courses sur l'hippodrome de Phu-Tho. Il battait régulièrement tous les chevaux de sa catégorie. En plat comme en obstacles, on l'a vu soutenir le train des chevaux de taille très supérieure, leur enlevant parfois la première place. *Grain d'Or* finit sa carrière à Prey-Pis (Kompong-Chhnang) chez les éleveurs malais. Il y donna *Sampeou-Meas* qui a fait triompher les couleurs de M. MARTIN

dans une quinzaine de courses dont le Grand Prix et Derby de Saïgon.

Un étalon approuvé, *Popok-Ek*, fut célèbre au Cambodge. C'était un pur sang arabe issu de *Bombay* selon toute vraisemblance; il vint en Indochine avec un cirque et son propriétaire le vendit à un Chinois-Rétif et méchant, il fut maîtrisé par M. GOUSSET et l'hippodrome de Bactuk le vit triompher plusieurs fois, celui de Saïgon lui étant interdit pour son origine imprécise.

Le crack indochinois *Rouvelet*, dont les performances furent remarquables (il courut le kilomètre en 1 m. 10 s.), fit un court service d'étalon à Phnom-Penh. Il y fut importé par M. GOUSSET qui persiste à défendre brillamment l'élevage cambodgien sur l'hippodrome de Phu-Tho avec *Le Magicien*, fils de *Petro*, étalon cambodgien, et de *Hong-Hui-Nan* par *Hassoun*, pur sang syrien.

III. — Caractères du cheval cambodgien.

Je n'entreprendrai pas la description du cheval autochtone, chacun le connaît. Je précise cependant qu'il faut se garder d'y chercher des plastiques régionales correspondant à des races, sous-races ou même variétés fixées. Dans un cadre géographique aussi étendu que le territoire du Cambodge, il n'est guère de variations qu'individuelles. Le cheval y est un reflet du milieu naturel et son éleveur ne l'a guère modelé.

Les coordonnées ethniques du cheval y sont sensiblement celles du cheval dans cette partie de l'Asie : rectiligne, ellipométrique, bréviligne.

Rectiligne, le cheval cambodgien l'est par son profil céphalique, sa silhouette et ses aplombs. Cependant, on lui trouve souvent une croupe en pupitre, des jarrets clos et des membres panards, trouble rappel d'une origine mêlée d'indonésien, ces défauts étant attribués du type concave.

Ellipométrique ou de format réduit, ce poney atteint rarement un poids de 200 kilogrammes alors que le poney moyen du cheval dans le monde oscille autour de 435 kilogrammes.

Trapu, bâti en force, le cheval cambodgien est du type *bréviligne*. La largeur maximum de la côte est presque égale à la hauteur de la poitrine. L'indice corporel (rapport de la longueur scapulo-ischiale au tour pectoral) le place généralement à la limite des médiolignes, ce qui ne laisse pas d'entraîner une asymétrie défectueuse, surtout dans l'épaule droite, plaquée, et dans le rein long, mal attaché.

Cette description abstraite mérite d'être illustrée. Je choisirai cet exemple parmi deux chevaux : *Kangan* et *Labam*, des écuries de Sa Majesté. Je dois avouer que leurs noms ont une résonance plus authentique que leur origine, car tous deux possèdent un quart de sang

arabe. Ainsi, *Kangan* descend de l'étalon *Espoir*, indochinois venu du Tonkin. Ils conservent cependant suffisamment de type autochtone pour servir à cette argumentation.

	« KANGAN »	« LABAM »
Taille	1 m. 24	1 m. 26
Indice corporel :		
$\frac{\text{Longueur scapulo-ischiale}}{\text{Périmètre thoracique}}$	$\frac{1 \text{ m. } 20}{1 \text{ m. } 44} = 0,83$	$\frac{1 \text{ m. } 24}{1 \text{ m. } 42} = 0,87$
Indice thoracique :		
$\frac{\text{Largeur maximum de poitrine}}{\text{Hauteur de poitrine}}$	$\frac{0 \text{ m. } 56}{0 \text{ m. } 58} = 0,97$	$\frac{0 \text{ m. } 46}{0 \text{ m. } 49} = 0,93$

Ces deux poneys sont du type bréviligne par leur indice thoracique (plus de 90), mais tandis que l'indice corporel de *Kangan* est nettement d'un bréviligne (au-dessous de 85), celui de *Labam* est d'un médioligne (de 86 à 88).

L'œil le moins exercé reconnaît chez *Kangan* un modèle superbe d'allure et d'expression, à côte cintrée, d'une capacité respiratoire supérieure. Sur cet animal magnifiquement musclé, d'un profil rectiligne très pur, bien d'aplomb sur des articulations larges et des membres forts, on remarque l'épaisseur de l'encolure, la puissance de l'épaule, la rectitude et la brièveté d'un dessus bien suivi. On doit noter que, malgré son âge, *Kangan* conserve une verdeur qui prouve la résistance de ce type de croisement aux conditions défavorables du climat.

Chez *Labam*, avec des valeurs moins accentuées, se manifeste un héritage du substrat indonésien, dans un profil céphalique subcamus. Le type subconcave se marque par ailleurs dans sa silhouette : encolure légèrement renversée, dessus long et ensellé, croupe plate.

Ces deux sujets sont deux modèles réussis du quarteron 3/4 autochtone 1/4 arabe, formule de croisement préconisée pour la production du cheval d'usage courant, héritant de son origine maternelle une grande rusticité, de moins grandes exigences de régime auquel le sang arabe apporte suffisamment de fibre et de sang, d'afflux nerveux et partant d'énergie et de cœur.

Il y a de cela quelques années, l'usage et le goût du cheval étaient

encore répandus au Cambodge. Les terres de berge ont de tout temps produit un poney plus musclé, plus étoffé que des croisements successifs ont, par ailleurs, marqué de leur empreinte. Ainsi, à Kompong-Cham, où ce qui a pu être conservé d'une origine parfois illustre servira à la reconstitution de l'élevage.

Mais il est d'autres régions moins favorisées par leurs alluvions et leur splendeur végétale où le cheval était néanmoins de qualité. Ainsi dans Moug de Battambang et dans Baray de Kompong-Thom, toutes les deux terres de chevaux par excellence. On y rencontrait, car c'est du passé, des sujets d'une trempe singulière. Au cours de longues chevauchées sur des poneys râblés, infatigables que l'on eût cru capables de vous porter au bout du monde, j'ai souvent songé à certain élevage des coteaux de Chalosse où les chevaux, comme les gaves, galopent naturellement, à ces poneys landais à tous crins qui, dans d'après pacages, voisinent avec les nobles vaches de Carriquiri, filles de « toros » navarrais. Ces demi-sang de Chalosse, d'apparence paisible, deviennent d'humeur sauvage, prêts à dévorer la route, dès qu'ils sont habillés d'un harnais. Mon père disait d'eux qu'ils puisaient dans l'herbe même cette passion ardente que d'autres races doivent tirer d'une avoine. Ainsi les poneys de Moug et de Baray, nés dans ces grandes plaines fouettées de brises allègres où courent les cerfs d'Eld. Les grands espaces, l'haleine vive des vents tonifient les chevaux comme un vin capiteux; il n'est que de se rappeler les déserts d'Arabie, les steppes kirghises où vivent les races les mieux trempées. Les chevaux de Moug et de Baray étaient incomparables par leur équilibre, leur sûreté de pied. Montés d'un cavalier armé d'une lance, ils luttaient de vitesse avec les cerfs d'Eld, les harcelaient, les forçaient à la course et prenaient part à la curée en hennissant joyeusement. On en a vu qui, ivres de galop, mordaient à pleine croupe un « roméang » éperdu.

Cette trempe, cette passion innée les ont fait rechercher pour des compétitions sur des pelouses moins encombrées de perfides termitières. Les meilleurs étalons, les juments d'élite partirent sur les hippodromes. L'élevage ne s'en est jamais relevé.

IV. — Où en est l'élevage du cheval au Cambodge.

Cette rapide rétrospective ne va pas sans une pointe d'émotion, car le temps pourtant si proche paraît à jamais révolu où le voyageur était assuré de pouvoir trouver dans chaque village cambodgien plusieurs solides poneys. Il y avait alors au Cambodge environ 40.000 chevaux, on n'en trouverait pas 4.000 à l'heure actuelle — j'arrondis à dessein ces chiffres qui représentent un degré suffisant d'approximation. Les sujets les plus réussis ont été attirés par le champ de courses de Saïgon, ou bien retenus pour la remonte de l'armée et, dans les deux cas,

écartés de la reproduction et perdus pour l'élevage cambodgien.

Le brusque déclin de l'élevage du cheval et sa disparition progressive ont pour cause un rapide développement du réseau routier et des moyens de transport mécaniques. La désaffection rapide pour le cheval prouve à quel point le poney cambodgien était mal préparé à un autre usage qu'à celui de la selle où sa petite taille ne pouvait permettre que des déplacements à courte distance. Aucun entraînement de l'usager, la médiocrité des harnachements et des attelages n'ont pas permis de détourner les chevaux vers un service de trait léger comme on peut l'observer à Java et Sumatra et également en Cochinchine où l'emploi des voitures du type « boîte d'allumettes » a fixé une nombreuse population équine.

Ne sachant plus utiliser son cheval, le Cambodgien en est venu, par inclination naturelle, à le négliger. Il n'en fallait pas davantage pour que s'exallent les causes de dégénérescence par suite d'une alimentation insuffisante et d'une mauvaise hygiène, et pour que triomphe un parasitisme sournois, le surra, auquel il n'est pas osé d'attribuer le rôle majeur dans la ruine d'un cheptel naguère florissant. Il est même probable que, sans la guerre qui a entraîné une valorisation extrême du prix des chevaux, qui a donné un regain au service du trait léger, le cheval aurait progressivement disparu du Cambodge, et peut-être pour toujours.

Déchéance qui vaut une leçon : le Cambodgien ou même le Cham n'ont pas un goût du cheval assez affirmé pour se livrer à son élevage s'il n'est pas lucratif. Avec cet animal exigeant, peu précoce, peu prolifique, pour que l'éleveur y trouve son compte, il faut que le cours se maintienne élevé. Une politique du cheval s'impose qui devra être poursuivie longtemps pour en affirmer le succès.

Éducation de l'éleveur dont les méthodes doivent être modifiées, éducation de l'usager qui doit se pourvoir en harnachements et véhicules appropriés sont essentielles à la réussite de cette entreprise.

La part que les Pouvoirs publics prendront à l'orientation de l'élevage est tout aussi capitale. Il n'est pas trop tôt pour tracer les grandes lignes du programme de rénovation. Progressivement, doit disparaître le cheval minable que l'on rencontre sous des harnachements sordides aux brancards d'une charrette mal équilibrée. Ce cheval misérable, victime de mauvais soins et d'une dégénérescence prolongée, est directement issu du poney autochtone dont j'ai suffisamment prôné la valeur pour n'avoir pas à y revenir. Il suffit de l'étoffer davantage d'un apport de sang exotique pour lui donner les facteurs nécessaires au service du trait extra-léger, notamment les qualités de force et d'équilibre, l'ampleur d'allures qui lui font défaut. Tout doit être subordonné à cette orientation vers un cheval utilitaire, même la production des montures d'agrément ou du cheval de course qui n'atteint qu'une

clientèle restreinte et qui trouvera un choix suffisant parmi les sujets les mieux équilibrés ou les plus élégants. Mieux vaut, en effet, un cheval toisant 1 m. 25 à 1 m. 30 et pourvu d'une bonne capacité respiratoire qu'une « claquette » (j'adopte à dessein ce terme symbolique) à poitrine plate et mal descendue, toisant 1 m. 40 ou davantage.

Le quarteron 3/4 autochtone 1/4 arabe représente le produit de croisement le plus judicieusement adapté au service le plus courant et aux conditions ordinaires d'affouragement. C'est la formule recherchée par le Service vétérinaire dans l'entreprise de rénovation du cheval cambodgien. Les besoins caloriques et énergétiques dans ce type de de croisement ne sont pas tellement accrus que l'éleveur soit tenté de s'y soustraire.

Il ne faut pas se dissimuler qu'une impulsion donnée à l'élevage équin ne commencera à porter fruit que dans cinq ans (gestation puis croissance de la première génération) — que l'on ne pourra jamais revenir à l'effectif nombreux d'antan, il y faudrait beaucoup plus d'années que cet élevage n'en a mis à périliter. Par contre, un relèvement de la qualité générale doit fournir autant de sujets de choix que l'on en pouvait trouver autrefois au sein d'une production nombreuse mais anarchique.

Le peu de goût que les Cambodgiens ont pour l'effort qui n'est pas immédiatement comblé, leur imprévoyance en matière d'élevage ont été convenablement épaulés par l'A. G. G. du 20 Mars 1944 qui prévoit les primes d'encouragement suivantes :

Primes à la saillie	{	Jument inscrite au Stud-Book	10 à 15 dollars
		Jument non inscrite au Stud-Book . . .	5 dollars
Primes à la naissance	{	Jument inscrite au Stud-Book	15 dollars
		Jument non inscrite au Stud-Book . . .	10 dollars
Primes d'entretien	{	à l'âge d'un an	15 à 30 dollars
		— de 2 ans	20 à 50 dollars
		— de 3 ans	30 à 60 dollars

L'entreprise de restauration de l'élevage équin au Cambodge est nécessairement limitée aux provinces qui offrent encore quelques possibilités. Il a été recruté, en 1943, onze étalons qui ont permis de créer ou d'étoffer les stations de monte de Kompong-Cham, Kompong-Thom et Pursat. Les difficultés de transport ont différé d'autres achats prévus au Tonkin.

Deux étalons à Kompong-Thom, deux à Pursat sont assez près du sang autochtone pour la production du poney utilitaire convenant aux ressources fourragères de ces régions.

A Kompong-Cham, où les éleveurs Chams sont restés fervents du cheval, l'impulsion donnée par la Société des Courses a ravivé le goût

de cet élevage. Il suffit de citer quelques chiffres. Les ristournes au profit du budget local sur les recettes de l'hippodrome sont passées de 3.000 dollars en 1942 à 9.000 dollars en 1943 et à 25.000 dollars en 1944. La formule recherchée pour les géniteurs se rapproche du sang arabe, améliorateur type de la race locale.

Doublee d'un haras, la jumenterie de Kompong-Cham formera, d'ici quelques années, un ensemble harmonieux susceptible d'imprimer une orientation déterminante à l'élevage du cheval sur les terres opulentes des berges. Les éleveurs de la région y trouveront l'illustration des soins à donner aux poulinières et poulains.

L'aménagement du Tonlé-Om en cultures fourragères, la transformation des rizières avoisinantes en prairies de parcours et en hippodrome praticable en toutes saisons sont en bonne voie d'exécution. Il serait prématuré de décrire l'aspect futur d'un domaine à peine ébauché, mais il ne m'est pas interdit de ressusciter certains détails pittoresques de la petite histoire.

Le Tonlé-Om, creusé pour servir de réserve d'eau face au sanctuaire de Wat-Nokor, s'est progressivement asséché, n'étant plus alimenté que chichement par les eaux pluviales. L'utilisation de ce bas-fond tourbeux est commandée par le drainage, l'évacuation des eaux se faisant en dessous de la route coloniale 22. D'autre part, une irrigation partielle sera possible en toutes saisons par l'appoint des eaux émergeant du Phnom-Srei, à 5 kilomètres au nord. Les ethnologues attachent à la survivance de l'appellation Phnom-Proh, Phnom-Srei la valeur d'un témoignage en faveur de l'existence du matriarcat, la prépondérance allant à la montagne féminine. Il n'est pas choquant d'y chercher l'eau fécondante pour un établissement où l'ascendance femelle sera particulièrement épurée.

La chronique locale rapporte, d'autre part, qu'à l'angle S.-O. du Tonlé-Om — à l'emplacement exact où se trouve édifié l'actuel Service vétérinaire — s'élevait une sorte de linga communément révérendé sous le nom de Neak-Ta Kdâ-Thom, génie renommé pour exaucer les femmes démangées d'une envie de maternité. Cette effigie sommaire a été pompeusement transportée à Wat-Nokor, mais il n'est pas irrévérencieux de penser qu'une certaine vertu est restée attachée aux lieux qui ont abrité ce symbole de fécondité, si bien que l'emplacement était prédestiné pour le haras de Kompong-Cham.